

## LE DOSSIER DE RSHD

« Celui qui se perd dans sa passion  
a moins perdu que celui qui perd sa passion ».  
Saint-Augustin

### **Sarkozy à mi-mandat : questions...**

L'élection de Nicolas Sarkozy, en 2007, le devait plus à celle de Mitterrand, en 1981 qu'à celle des présidents gaullistes de la V<sup>ème</sup> République. Il était né après la Guerre, creuset de légitimité du gaullisme, même s'il était entré tôt en politique et dans un département fortement tenu par les gaullistes, avec Charles Pasqua et Achille Peretti. Malgré cet engagement de jeunesse, Nicolas Sarkozy ne devra pas moins son élection à d'autres qu'à la figure emblématique du parti, celle de Jacques Chirac, président sortant, à vrai dire, engagé dans un insolite retour aux sources du radicalisme corrézien.

Sarkozy s'est imposé contre le gré du président sortant, comme Mitterrand, en 1981, même si la contribution du fondateur du RPR à cette élection n'est plus, aujourd'hui, contestée. Sarkozy, comme Mitterrand, n'en a pas moins trouvé dans les lois non écrites de la V<sup>ème</sup> République le sésame de l'élection, grâce à la stricte observance du triangle magique de rigueur : un leader, un grand parti, une majorité parlementaire. Mitterrand et Sarkozy ont créé ce parti dont ils ont pris la tête et en ont tiré une majorité, au contraire de Giscard qui, en 1974, n'a ni parti ni majorité.

### **La griffe du candidat**

Mais la clé de l'élection de Sarkozy ne tient pas seulement à sa capacité à s'identifier aux institutions de la V<sup>ème</sup> République. Il y a plus et ce plus, c'est sa marque, sa griffe dans cette campagne. Cette dimension spécifique, ce zeste identitaire qui s'avèrera déterminant pour l'issue du scrutin, c'est la campagne de discours : on cesse de penser qu'un quart d'heure de TV vaut mieux qu'un long discours et surtout Sarkozy rompt avec le style énarque des candidats issus du sérail de la V<sup>ème</sup> République, champions de l'ambivalence, avec une première partie contredite par la deuxième. Enfin, un vrai candidat à la trempe d'orateur s'adressait à la foule, debout derrière son pupitre pour scander sa harangue, faire monter l'émotion, puis l'adhésion, sous les applaudissements, l'ovation, enfin. Le discours n'était pas mort ; il était même ressuscité sous cette V<sup>ème</sup> République, passée du charisme historique à la médiocrité technocratique

Cette campagne n'avait pas été annoncée. Elle s'était imposée au firmament politique par son propre succès et la rumeur qui se propageait.

Sans le dire, on était passé de la traditionnelle réunion publique au meeting, puis à la campagne de discours prononcés devant des foules de plus en plus nombreuses. La fièvre est là, qui soude le peuple et l'orateur, la foule et son héraut, dans une étrange communion. Il est là, debout, face au public, parle - 4 -

une heure et plus, puis épuisé, descend de l'estrade, fend la foule, comme le gladiateur après le combat dans l'arène. Il a su trouver les mots, l'accent, le rythme, les stances incantatoires et ce crescendo ovationné. C'est Yasmina Reza qui accompagne Sarkozy pendant sa campagne et le surprend au soir de l'une de ces réunions, dans la grande tradition des pères fondateurs de la République, Gambetta et « les couches nouvelles », Waldeck-Rousseau et « les deux jeunesses ». Il a fait vibrer la salle et, comme l'acteur fourbu, gît

affalé sur un fauteuil, à demi-conscient : on lui apprend que les sondages lui donnent plus de 30% au premier tour, clé du succès pour le second. Accablé, mais gagnant. La leçon est claire : cette campagne sonne le glas des technocrates pour annoncer le retour des avocats. Personne ne s'y trompe, avec le reflux des énarques vers les prétoires : Villepin et Copé, avocats, sans parler, à gauche, de Mamère et Evin. Sarkozy inaugure un nouvel âge, une V<sup>ème</sup> bis ou plutôt un retour aux sources de la République. L'effet sera décisif.